



MANSOURA UNIVERSITY
FACULTY OF LETRES

—

L'EGYPTE DANS SOUVENIRS D'UNE FILLE DU PEUPLE DE SUZANNE VOILQUIN

Presehteé Par

ALI EL-KESTAYE

Professeur adjoint de littérature française - Département de française

Faculté des lettres - Université de Tanta

Journal of The Faculty of Arts- Mansoura University

69th ISSUE- OUG. 2021

**L'EGYPTE DANS SOUVENIRS D'UNE FILLE DU PEUPLE
DE SUZANNE VOILQUIN
ALI EL-KESTAYE**

*Professeur adjoint de littérature française - Département de française
Faculté des lettres - Université de Tanta*

Introduction

Rien ne pourrait mieux introduire notre étude sur Suzanne Voilquin que les paroles de Jean-Marie Carré. Celui-ci souligne que **"Les écrivains français qui ont visité l'Égypte ne sont pas tous grands, cependant il faut les considérer tous, certains ne sont pas même des écrivains de métier, ce sont des amateurs, des narrateurs occasionnels, et cependant il faut les examiner au même titre que les autres. Tous sont solidaires. Les petits talents, les chroniqueurs médiocres peuvent être précisément très utiles aux princes de la littérature."**⁽¹⁾

Carré cite en exemple Gérard de Nerval qui **"a utilisé l'ouvrage de William Lane sur les Égyptiens modernes"** ² et Chateaubriand qui **"s'est bien servi, pour rafraîchir ses souvenirs, du *Journal de Julien, son prosaïque valet de chambre*"** ³

Il en est de même pour Suzanne Voilquin. Bien qu'elle ne soit pas écrivaine de profession, nous avons constaté que ses *Souvenirs* constituent une source très appréciée par les contemporains. Historiens, sociologues, littérateurs, et bien d'autres s'y réfèrent pour nourrir leurs œuvres de détails vécus.

Suzanne écrit à sa nièce pour lui affirmer que tout est authentique dans *Les Souvenirs* et rien n'est fictif: **"les mœurs et les couleurs que je retrace n'appartiennent à aucune fiction, j'en ai été témoin oculaire. Ne crains donc pas de me suivre dans mes excursions, si tu veux connaître cette partie de l'Orient**

que j'ai décrit dans le second volume de ces *Souvenirs*."⁴

À l'authenticité des faits que relate Mme Voilquin s'ajoute un côté humain indéniable. Suzanne n'est pas venue en Égypte pour le plaisir. Elle agissait avec désintéressement et allait parfois jusqu'à se sacrifier pour le salut des autres. C'est vraiment cette authenticité et ce désintéressement qui nous ont amené à étudier les *Souvenirs d'une fille du peuple* : œuvre volumineuse composée de six parties, comprenant quarante chapitres dont la majorité est consacrée à la vie personnelle de l'auteure et le reste à son séjour en Égypte.

En effet, ce qui nous intéresse dans le récit de Mme Voilquin, ce sont les données qu'il contient à propos de l'Égypte et des Égyptiens. Au Caire, Suzanne a passé un peu moins de deux ans: période courte, mais pleine d'activités et d'épreuves.

Pour vivre la vie du peuple, telle que Mme Voilquin l'a vécue, nous nous efforcerons de nous conformer autant que possible à la demande ou bien au conseil qu'elle donne à sa nièce: **"Si tu veux connaître cette partie de l'Orient"**⁵ **"ne crains donc pas de me suivre dans mes excursions."**⁶ C'est certainement ce que nous ferons. Nous suivrons l'auteure dès son arrivée à Alexandrie en passant par le canal de Mahmoudieh pour remonter le Nil et enfin au Caire : ville riche et enrichissante de l'esprit. Suzanne profite de son séjour au Caire pour pénétrer dans les milieux fermés, contacter les différentes catégories sociales et sectes religieuses, assister aux fêtes et soirées, soigner les pestiférés, etc.

¹ - Carré (Jean-Marie), *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, tome premier, Institut Français d'Archéologie orientale 1956, Paris, p. p. XXI-XXII

² - Ibid. p. XXII

³ - *Loc. cit*

⁴ - Voilquin (Suzanne), *Souvenirs d'une fille du peuple ou la Saint-simoniennne en Égypte (1834-1836)*, E. Souzet, Libraire 1866, Paris, P. VII

⁵ - Voilquin (Suzanne), *op.cit.*, P. VII

⁶ - *Loc. cit*

En effet, tout cela lui a fourni une matière riche pour son récit qu'elle intitulera *Souvenirs d'une fille du peuple*: livre qui regorge de détails qui échappent parfois aux historiens. De là est née l'idée de rédiger cette étude, tout en espérant, grâce aux témoignages véridiques d'une femme militante douée d'un caractère héroïque et d'une capacité d'observation très étonnante, qu'elle jettera un nouvel éclairage sur l'Égypte et les Égyptiens durant la première moitié du XIX^e siècle. L'étude a pour but aussi de montrer comment l'Autre nous perçoit et nous regarde à travers les siècles.

Prélude

Un des principes majeurs des relations de voyage est que le voyageur doit bien préciser son motif et l'itinéraire des lieux (villages, villes, ports, etc.) par lesquels il doit passer pour arriver au lieu de destination. C'est bien ce que notre voyageuse a fait avant d'entamer sa visite.

À Marseille où Suzanne et son amie Isabelle attendaient de s'embarquer vers Alexandrie, un voyageur qui vient d'en arriver leur donne un portrait fort peu attrayant de la ville qu'il connaît pour l'avoir habitée longtemps.

M. Gauthier affirme qu'Alexandrie, bien qu'elle déborde d'Européens, est une ville inhabitable pour les femmes et les artistes et ne diffère d'autres villes européennes que par la misère et la peste ; en plus, elle est privée de plaisirs et de spectacles ; une Parisienne ne pourra jamais s'y sentir à l'aise. Ce jeune voyageur s'efforce de convaincre ses compatriotes de renoncer au voyage tout en affirmant que la France est vraiment le bon endroit pour les femmes.⁷

Ce sombre tableau d'Alexandrie aurait pu choquer la jeune française et saper son moral si elle n'avait pas eu une bonne volonté. Suzanne n'a pas cédé à la peur. Elle a un but et elle ne se laissera jamais en détourner. À son interlocuteur, la riposte de

Madame Voilquin était foudroyante : **"Mais, Monsieur, lui dis-je en riant, vous avez oublié la couleur locale. Pourquoi ne pas nous parler des Arabes, des Turcs, des femmes d'Orient, tant admirées dans les *Mille et une nuits* ? Que sont-elles devenues ? [...] Quant à nous Monsieur, sachez que nous ne voulons épouser que le grand Caire et non votre Alexandrie, ni aucune de ces villes littorales pour nous sans attraits et sans caractère."**⁸

En fin de compte, Isabelle, craignant le risque, renonce à poursuivre son voyage alors que Suzanne décide de partir sans se préoccuper de l'avenir. **"Comment s'effrayer de l'inconnu ? Certes oui, je partirai quand même ... D'ailleurs la peste recule, m'a-t-on dit devant les résolutions fortes ; elle ne s'abat que sur la faiblesse et la pusillanimité !!!"**⁹

Suzanne traverse la Méditerranée et après avoir passé 24 jours, elle débarque à Alexandrie, premier arrêt sur le chemin vers Le Caire.

Itinéraire d'Alexandrie au Caire

Un voyage, c'est tout d'abord un déplacement physique d'un lieu où l'on est vers un autre. En arrivant à sa destination, le voyageur se trouve alors face à un autre monde différent du sien. Il note ses observations sur l'espace regardé, les habitudes, les mœurs, les individus, etc. Bref, l'écrivain – voyageur se déplace en méditant et observant ce qui tombe sous ses yeux. C'est bien le cas de Mme Voilquin. Dès son arrivée à Alexandrie, tout autour d'elle devient un sujet du regard. Elle commence à faire face à un espace nouveau sur le plan géographique d'abord et sur le plan humain ensuite. Et au fur et à mesure qu'elle se déplace et se mêle aux gens du pays, elle se sent engagée dans une sorte de confrontation entre le Moi (le pays regardant) et l'Autre (le pays regardé). De cette confrontation, nous dégageons les différences socio-culturelles.

⁸ Ibid., p. p. 241-42

⁹ Ibid., p. 242

⁷ -Cf Voilquin (Suzanne), Op.cit., p.241

- **Alexandrie: espace et habitants**

La ville d'Alexandrie, vu son histoire ancienne et en tant que lieu de débarquement et porte d'entrée au pays, suscitait l'intérêt des voyageurs européens qui la traversaient pour pénétrer en Égypte. Nombreuses sont les descriptions qui en ont été faites. La plus marquante est celle de Volney. Celui-ci, écrit Sarga Moussa, "en a donné une image saisissante : ville en ruine qui a perdu sa grandeur passée, l'antique cité de Ptolémées fait désormais partie d'un Empire ottoman souvent critiqué par son "despotisme. "Mais Alexandrie, peuplée d'Arabes, de Turcs, de Levantins, etc., est aussi symbole de cosmopolitisme qui ouvre à un monde extraordinairement divers, à l'opposé de la société bourgeoise uniformisée qui triomphe en France après la Restauration. " ¹⁰

Aux yeux de Volney, l'Alexandrie, qui est vraiment digne de son nom, est celle que l'Européen se présentait à l'esprit grâce à la lecture des livres, la vieille Alexandrie. "Le nom de cette ville qui rappelle le génie d'un homme si étonnant ; le nom du pays qui tient à tant de faits et d'idées ; l'aspect du lieu, qui présente un tableau si pittoresque ; ces palmiers qui s'élèvent en parasol ; ces maisons à terrasse, qui semblent dépourvues de tout ; ces flèches grêles des minarets, qui portent une balustrade dans les airs ; tout avertit le voyageur qu'il est dans un autre monde."

¹¹ écrit Volney dans son *Voyage en Syrie et en Égypte*.

¹⁰ - Moussa (Sarga), *Le voyage en Égypte, Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Robert Laffont 2004, Paris, P.3

¹¹ - Volney (M. C-f), *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784, 1785, avec deux cartes géographiques et deux planches gravées, représentant les ruines du Temple du Soleil à Balbek, et celles de la ville de Palmyre dans le désert de Syrie*, tome 1, Volland, Libraire, Quai des Augustins. Desenne, Libraire, au Palais Royal, près de Théâtre des Variétés N0 216 (S.d), Paris, P. P. 2-3.

Mais, dès qu'il pose les pieds sur le sol de la ville, le voyageur européen se sent frustré dans ses espérances et bafoué dans ses prévisions. Tout autour de lui est désagréable et déplaisant : "Descend-il à terre, poursuit Volney, une foule d'objets inconnus l'assaille par tous ses sens ; c'est une langue dont les sons barbares et l'action âcre et guttural effrayent son oreille ; ce sont des habillements d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange." ¹²

Dans *Voyage en Syrie et en Égypte*, nous trouvons d'intéressants développements sur l'état auquel la ville et ses habitants ont été réduits : rues étroites et sans pavés, maisons basses, marchés mal fournis de produits alimentaires, chiens errants, hideux chameaux, ânes ; peuple maigre et noirâtre n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge et marchant nu-pieds, femmes vêtues d'une seule pièce ne montrant d'humain que des yeux, etc. ¹³

Un peu plus de 50 ans après le débarquement de Volney à Alexandrie, Suzanne Voilquin y arrive avec ses compagnons saint-simoniens. Une première vue lui révèle une ville dont l'aspect extérieur annonce la grandeur et la richesse: "la vieille Alexandrie, raconte notre voyageuse, se dressa devant nous ; d'un côté le palais des vice-rois, de l'autre les chantiers des constructions navales d'où sortit la belle flotte qui doit consoler le Pacha de celle qu'il perdit à Navarin. La vue embrasse encore, en abordant, les palais consulaires qui forment encadrement à une place magnifique." ¹⁴

En atteignant le rivage, Suzanne procède avec M. M. Drouot et Gondret à la garde des effets. Roger et Massol partent à la recherche d'un hôtel. Dans ses *Souvenirs*, elle évoque en termes un peu proches de ceux de Volney, les scènes qu'elle a vues dès le départ de ses amis jusqu'à leur retour.

¹² - Volney (M. C-f), *Op.cit.*, P.3

¹³ - Cf. *Ibid.*, p. p. 3-4

¹⁴ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 248

La première scène témoigne de la misère des Arabes et de leur capacité à supporter les désagréments : **"Un cercle d'Arabes se forma autour de nous ; ils donnèrent un échantillon de leur patience en gardant cette position jusqu'au retour de nos amis. Tous étaient drapés majestueusement dans de sales guenilles. Ils semblent par leurs paroles graves et leurs gestes suppliants nous adresser requête."**¹⁵

Dans le même contexte Mme Voilquin ajoute : **"En effet, ces pauvres Arabes nous demandaient de guérir leurs yeux, malades de l'ophtalmie, car, dans ce bienheureux pays, le mal cruel est à l'état endémique ; aussi heureux ceux qui ne sont que borgnes ! Plus tard, cela nous fut expliqué ; tout Européen passe à leurs yeux pour très savant en médecine."**¹⁶

Les scènes se succèdent devant le regard de notre saint-simonienne. Mais la plus choquante était celle des femmes dont la figure et le corps étaient couverts d'un habillement ne montrant que les yeux. Suzanne trouve affreux et inhumain l'aspect sous lequel apparaît la femme arabe : **"Les premières femmes arabes que j'entrevis me causèrent l'effroi d'une troupe de masques communs et mal réussis ; mais peu après mes yeux s'habituaient à ces sortes de fantôme dont on ne distingue que les yeux, fort beaux pour la plupart."**¹⁷

Après trois heures d'attente Roger et Massol reviennent **"exténués de leurs recherches inutiles."**¹⁸ Les hôtels sont en quarantaine à cause de la peste qui s'est propagée en ville. Ferdinand de Lesseps, leur consul en Égypte se déclare prêt à les recevoir. Les rues qu'ils ont traversées pour aller au consulat reflètent l'état déplorable auquel a été réduite une ville déjà grandiose et florissante: **"Nous passâmes, raconte notre voyageuse, par des rues**

affreusement sales ; elles étaient défoncées en maint endroit par la pluie et par les pieds de chameaux."¹⁹ Le lendemain Suzanne et ses compagnons quittent pour le Caire.

En effet les informations que Mme Voilquin nous donne sur la ville d'Alexandrie et ses habitants sont très peu. La visite éclair d'une ville ne peut suffire pour s'en faire un tableau exhaustif. Il faut véritablement avoir arpenté ses rues, vécu le quotidien de sa population, fréquenté les différents groupes ethniques et sectes religieuses etc., c'est ce que Mme Voilquin n'a pas fait ou bien n'a pas voulu faire. Son attention, comme nous l'avons déjà montré dans le prélude de notre étude n'est portée que sur le Caire dont le choix a été décidé en France; ce qui signifie que notre voyageuse avait eu une représentation préalable de l'Égypte. Nous sommes porté à croire qu'elle a été influencée par les récits des voyageurs qui l'ont précédée. L'image stéréotypée d'Alexandrie, celle d'une ville sale sans caractère, que Volney développe dans son *Voyage en Syrie et en Égypte*, semble contribuer à tourner le regard de Mme Voilquin vers la capitale qu'elle pense la plus appropriée à ses besoins en tant que saint-simonienne cherchant à étudier et à transformer la condition féminine dans un pays où la domination masculine sévit toujours.

-Le Canal de Mahmoudieh et les scènes misérables des Égyptiens

Dans sa thèse intitulée *L'Égypte dans le voyage en Orient de Gérard de Nerval et la France dans l'or de Paris de Rifà'a Al-Tahtâwî*, Hamdi Abdelkader souligne que **"Mohamed Ali a chargé le géographe et l'ingénieur agricole Linant de Bellefonds (1800 -1883), de construire des routes, de creuser des canaux et des barrages, de faire des digues et des ponts."**²⁰

¹⁹ - *Ibid.*, p. 251

²⁰ - Abdelkader (Hamdi), *L'Égypte dans le voyage en Orient de Gérard Nerval et la France dans l'or de Paris de Rifà'a Altahtawi*, thèse présentée comme exigence partielle du doctorat en études

¹⁵ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 249

¹⁶ - *Loc. cit*

¹⁷ - *Ibid.*, p. 250

¹⁸ - *Loc. cit.*

Dans le même contexte, il signale que **"Bellefonds a été promoteur du creusement du canal de Mahmoudieh qui relie le Nil et la mer Méditerranée en amont d'Alexandrie. Les travaux de ce canal, dont l'objet était l'amélioration de la navigation, ont été réalisés entre 1816 et 1819."**²¹

En effet le canal, dès sa création est devenu une voie de passage préférée par les voyageurs de l'époque. Ils l'empruntaient jusqu'à Faoueh et de là ils remontaient le Nil. C'est exactement ce que Madame Voilquin a fait le lendemain de son arrivée à Alexandrie. Dans ses *Souvenirs d'une fille du peuple*, elle souligne que la construction du canal est **"une des belles pensées de Méhémet-Ali."**²² Notre saint-simonienne ne doute pas de l'intérêt public de cette artère vitale des transports. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas l'espace en lui-même, mais ce sont les milieux sociaux que l'espace inclut. Cet espace reflète les conditions politiques et sociales et dénonce le pouvoir en place à cette époque-là: **"Mais à côté de ces travaux d'une utilité incontestable, il est, hélas ! affreux de songer avec quelle barbare indifférence le despotisme oriental se joue de la vie de l'homme dans cette circonstance. Pour exécuter les travaux, le vice-roi fit venir sur ce point deux cent mille *fellahs*, sans aucun abri pour les recevoir, sans rations régulières pour les nourrir, négligeant même de leur fournir les instruments appropriés pour faciliter le travail et ménager leur forces."**²³

Rappelons que presque tous les voyageurs qui ont été amenés à parler du canal de Mahmoudieh, n'ont pas tardé à dénoncer l'autoritarisme du vice-roi. Citons à titre d'exemple le père Géramb qui critique violemment Mohamed Ali et stigmatise sa politique à l'égard des paysans qu'il recrutait

forcément sans pitié ni remords. Le souverain d'Égypte, affirme-t-il dans *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont-Sinaï*, n'épargnait personne **"Vieillards, femmes, enfants, nul ne fut dispensé, pas même les femmes enceintes, plusieurs accouchèrent en travaillant, d'autres se blessèrent sans que ces accidents inspirassent le moindre ménagement, la moindre pitié. La plupart n'avait ni pioche, ni pelle ni instrument dont ils pussent s'aider : on ne songe pas à leur en fournir ; les malheureux furent obligés d'enlever la terre avec les mains."**²⁴ Il ajoute : **"Les traits de cruauté que j'ai recueillis de la bouche des témoins oculaires font frémir ; ma plume se refuse à vous les retracer."**²⁵

En effet la sévérité de Mohamed Ali dépassait toute mesure. Très épouvantable est la scène que Mme Voilquin évoque à propos des milliers de cadavres qu'on accumulait pour surélever les bords du canal : **"Aussi l'histoire enregistra la mort de plus de vingt mille de ces malheureux qui périrent de misère, de maladie ou de faim. Leurs corps enterrés sur place servirent à l'exhaussement des berges ; Les survivants répétèrent pour seule oraison funèbre: *Allah Kérim!* Dieu est grand !"**²⁶

De tout ce qui a précédé, il s'ensuit que le creusement du canal de Mahmoudieh n'est pas condamné en soi. Mme Voilquin apprécie la politique menée par le vice-roi en vue de moderniser l'Égypte. Elle est seulement scandalisée par la façon dont elle est exécutée.

-La navigation sur le canal d'Alexandrie à Faoueh

En découvrant de nouveaux espaces, Mme Voilquin s'intéresse en particulier aux habitations paysannes situées le long des rives. Le voyage sur le canal de

littéraires, université de Québec à Montréal, 2008, Montréal, p. 143.

²¹ - *Loc.cit.*

²² - Voilquin (Suzanne), *op.cit.*, p. 256

²³ -- *Loc.cit.*

²⁴ - Géramb (Marie-Joseph de), *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832, 1833* tome III, Adrien Leclere et Cie 1836, Paris, p.46

²⁵ - *Loc. cit.*

²⁶ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 256

Mahmoudieh lui a permis comme tous les Européens qui arrivaient par mer en espérant remonter le Nil pour pénétrer dans le pays, de découvrir l'Égypte rurale. La première sensation qui a frappé Mme Voilquin était à coup sûr celle de la tristesse. Elle constate que les habitations des paysans sont des cabanes **"bâties en terre brune"**²⁷, **"une seule pièce les compose ordinairement ; quelques trous percés dans cette terre laissent pénétrer un peu d'air et de jour à l'intérieur ; puis la plus grande ouverture, haute de quatre à cinq pieds, indique la porte d'entrée."**²⁸

Quant à l'intérieur de ces maisons, notre voyageuse souligne que les meubles sont réduits à **"une natte de jonc sur laquelle se repose, mange et dort toute la famille."**²⁹ À cela s'ajoutent les ustensiles de ménage qui **"consistent en quelques vases de terre, servant à préparer les fèves et à contenir le lait, ensuite en quelques cruches pour puiser l'eau et enfin en pipes ; ce dernier petit meuble est, comme on le sait, d'absolue nécessité pour un Arabe."**³⁰

Suzanne Voilquin réitère sa condamnation de la politique sociale du vice-roi : **"Lorsque ces tristes tableaux me frappèrent pour la première fois, j'en détournai mes regards attristés ; que penser, me disais-je, d'une administration qui ayant de si beaux vaisseaux dans ses ports, laisse croupir tant de misère dans ses villages."**³¹

-De Faoueh au Caire

En remontant le Nil de Faoueh au Caire, Mme Voilquin continue d'enregistrer ses observations. Son attention est toujours portée sur les habitations paysannes. Notre voyageuse constate qu'elles sont moins misérables que celles qui bordent le canal de Mahmoudieh. Ces dernières ont une forme conique qui rappelle celle des ruches à miel. Quant aux maisons qui donnent sur le Nil,

Suzanne souligne qu'elles sont carrées; leurs façades forment terrasses et le bois qui entre dans leur construction rassure les habitants et les protège contre les effondrements intérieurs.

Mme Voilquin conclut sa comparaison par une constatation concernant la répartition de l'espace intérieur de ces habitations. Les familles et les animaux n'y vivent pas pêle-mêle comme ce fut le cas dans les villages étendus sur le chemin d'Alexandrie à Faoueh ; mais il y a un endroit particulièrement réservé aux bêtes.³²

Dans tous les cas, il n'y avait pas une séparation totale entre les paysans et leurs animaux domestiques. Dans les *Souvenirs* de Madame Voilquin, rien ne montre que le paysan égyptien leur destinait un local à part. Le matin, il les amène au champ et le soir il les ramène à la maison pour vivre ensemble sur le même toit.

-Scènes de la vie paysanne

Grâce aux spectacles magnifiques que le Nil compose avec tout ce qui l'entoure, la tristesse qui s'est emparée de Mme Voilquin tout au long de son voyage sur le canal de Mahmoudieh a été dissipée. Lorsqu'elle passait devant chaque village, elle se sentait envahie d'un singulier plaisir à la vue des femmes et des jeunes filles qui puisent de l'eau nécessaire à leurs familles. Avant de quitter le rivage, elles se jetaient nues dans les eaux, plongeaient et nageaient gracieusement comme des poissons.³³

Le soir venu, la cange qui amenait Mme Voilquin et ses compagnons saint-simoniens a été amarré, Ils passent la nuit paisiblement devant un village. Suzanne renvoie cette sécurité dont on jouit d'Alexandrie jusqu'aux cataractes.³⁴ aux vigils et sévérité de l'administration du vice-roi.

Le voyage sur le Nil se poursuit et les scènes de beauté et de bonheur se succèdent. Suzanne éprouve de la joie en voyant de sa cange les citronniers, les orangers et les

²⁷ - *Ibid.*, p. 257

²⁸ - *loc.cit*

²⁹ - *Ibid.*, p. 257-58

³⁰ - *Ibid.*, p. 257

³¹ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 258

³² - Cf. *Ibid*, p. p. 257-59

³³ - Cf., p.p. 259-60

³⁴ - Cf. *Voilquin (Suzanne), Op.cit*, p. 262

coques épanouies du coton. Elle se réjouit plus à la vue des palmiers-dattiers qui croissent partout sous forme de colonnes corinthiennes que le vent agite et fait onduler à son gré. Sous l'ombre de ces palmiers, des chameaux trop chargés et des bédouins enveloppés dans leurs couvertures, couchés auprès, attendaient le coucher du soleil pour se diriger vers le désert. Citons, enfin, la scène des Arabes qui s'acheminent vers la ville voisine en montant sur leurs ânes et en fumant gravement leurs chibouques; derrière eux des femmes voilées marchent nu-pieds et la tête chargée d'un lourd fardeau.³⁵

Nombreuses sont les scènes que le voyageur sur le Nil peut voir. Elles sont, dans leur ensemble, d'une beauté qui satisfait l'œil et purifie l'âme. D'autres sont très révélatrices de la mauvaise condition paysanne. La scène des femmes voilées qui marchent nu-pieds et portent sur la tête un fardeau énorme reflète très clairement la misère qui les accable.

-Espace et découverte de l'Autre

Le 14 décembre 1834, Suzanne Voilquin et ses compagnons arrivent à un barrage sur le Nil où ils ont été reçus par le Père Enfantin qui, à son tour, les a présentés à Linant de Bellefonds, ingénieur en chef. Notre voyageuse n' a qu'un seul objectif : observer les détails et les petites gens . La scène suivante en est la meilleure preuve: lors d'un souper partagé avec ses compatriotes, Suzanne constate que les indigènes observent des pratiques différentes de celles des Européens : **"Nous dinâmes à la turque, dit-elle, c'est-à-dire assis à terre sur une natte à la façon des tailleurs, tous entourant un vaste plateau de cuivre garni de mets ; seulement, les verres, couteaux, couverts et le linge de table se faisaient remarquer par leur absence, étant regardés comme des accessoires superflus dans ce pays."**³⁶

Dans le même contexte, Mme Voilquin ajoute : **"Un usage fort nécessaire et**

partout en faveur, c'est l'aiguière et la serviette, que les domestiques présentent à chacun avant le café, puis apparaissent, avec les chibouques, ces jolies tasses lilliputiennes, mais se remplissent autant de fois que vous le désirez d'un excellent moka. Ce café pulvérisé se prend à la turque ou à la franque selon le goût, c'est-à-dire avec ou sans sucre, clair ou mélangé de son marc."³⁶

Le matin Suzanne quitte vers Boulak en compagnie de quelques-uns de ses amis dans l'espoir de rencontrer prochainement les autres au Caire puisque leur séjour sur le chantier n'a plus de raison d'être à cause de l'apparition de la peste et, par conséquent, de la cessation des travaux dans le barrage.

-Boulak: espace public et privé

Boulak constitue l'avant-dernière étape sur le chemin de Mme Voilquin vers le Caire. Le père Géramb souligne qu'il était regardé comme un faubourg du Caire, mais il formait comme une ville séparée. Il était le port principal de la capitale³⁷. Suzanne nous fait savoir que les voyageurs et les marchandises arrivant de Damiette ou d'Alexandrie venaient y aborder.³⁸

Pour aller au Caire, notre voyageuse devait traverser ce faubourg ; c'est ce qui lui a permis de découvrir ses rues et ses maisons : **"Dans ce trajet, écrit-elle, je me sentais véritablement en Orient. Ici, au moins, tout est nouveau pour une Européenne, entre autres les rues étroites, dont le sol en terre battue convient si bien aux pieds des chameaux et permet aux Arabes l'absence des chaussures."**³⁹

Quant aux maisons, Suzanne aperçoit que **"Les étages se surplombent, empêchent le soleil de pénétrer dans ces ruelles et conservent partout une fraîcheur relative."**⁴⁰

En examinant de près ces maisons, la jeune française a été saisie d'un sentiment de

³⁶ - *Voilquin (Suzanne), op. cit , p.265.*

³⁷ - *Cf. Géramb (Marie-Joseph de), op. cit, p. 73*

³⁸ - *Cf.,Voilquin (Suzanne), op.cit p. 267*

³⁹ - *Loc. cit.*

⁴⁰ - *Loc. cit.*

³⁵ - *Cf. Ibid, p. 263*

³⁶-*Ibid , p.265*

tristesse. Elle constate que leurs portes sont étroites et basses, toujours fermées ; point d'ouverture par le bas ; les étages supérieurs ont des fenêtres grillagées d'étroits losanges qui ne permettent pas à un enfant d'y passer sa petite main.⁴¹

Les données que Mme Voilquin fournit sur Boulak nous portent à croire que ce faubourg était très pauvre et manque de modernité. Mais, en nous référant au *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont-Sinai* de Géramb, nous avons découvert que le tableau n'était pas si sombre comme on croyait:

"On y remarque, écrit-il, de forts beaux édifices, de construction nouvelle, la plupart dans le genre européen ; ils sont dus aux ordres et aux soins du vice-roi. Ce sont, entre autres, une douane, une imprimerie arabe, un collège, des bains, des manufactures et une superbe fonderie de canons."⁴²

Arrivée et séjour au Caire

-Pourquoi le Caire ?

Le 18 décembre 1834, Suzanne arrive enfin au Caire. Elle s'installe dans une grande maison au prix de **"20 piastres par mois ou plutôt par lune, car cet astre régularise toutes les comptabilités de l'Orient."**⁴³ Une fille arabe a été recrutée à son service à raison de 15 piastres par lune. À cela s'ajoutent la nourriture, le logement, et, tous les trois mois, une paire de babouches comme témoignage de satisfaction.⁴⁴

Au Caire commencent les activités de Mme Voilquin. Dans un dialogue engagé avec le Père Enfantin qui lui propose de partir avec lui et les siens à la Haute-Égypte pour fuir la peste qui s'est propagée dans la capitale, Suzanne affirme qu'elle ne se sent mieux placée qu'au Caire où **"Les services seront réciproques ; je servirai de tutrice morale aux enfants qui, à leur tour, se font une fête d'être mes professeurs de**

langue arabe. En outre, je profiterai des études médicales que le père Dussap et un jeune docteur français de ses amis font suivre à Hanem ; plus tard, ces deux docteurs nous ferons entrer dans les harems. Vous le voyez, cher Père, ces conditions sont trop favorables pour que je les ajourne."⁴⁵

Rappelons que Suzanne avait fait son choix avant de venir en Égypte. Dans notre prélude, nous avons montré qu'Alexandrie et les autres villes du littoral ne l'intéressent pas. Elle a une prédilection particulière pour le Caire, ville immense qui lui servira de cadre à ses activités saint-simoniennes.

-La peste

La peste **"ne s'abat que sur la faiblesse et la pusillanimité."**⁴⁶ Elle **"recule devant les résolutions fortes."**⁴⁷ Ces paroles de Mme Voilquin reflètent ce qui distingue le plus sa personnalité : l'intrépidité.

Au Caire, Suzanne se trouve face à l'épidémie. Dans le temps où elle traitait les pestiférés, les autres n'avaient d'autre choix que de se sauver à la Haute-Égypte.

Gilbert Sinoué, dans son roman historique qui a pour titre *La Fille du Nil*, évoque les moments difficiles que les habitants ont vécus : **"Une seule alternative s'offrait à la population : fuir ou braver le fléau. À mesure que les morts s'accumulaient et que l'effroi prenait possession des villes, le premier choix s'imposa. Bientôt, le fleuve fut couvert de barques et de canges qui remontaient le courant vers la Haute-Égypte."**⁴⁸

Dans le même contexte Sinoué ajoute : **"Mohamed Ali lui-même ne fut pas épargné par la peur, après avoir donné l'ordre que toutes les administrations et les écoles fussent placées en quarantaine, il s'isole avec sa famille entre les murailles**

⁴¹ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 268

⁴² - Géramb (Marie-Joseph de), *op. cit.*, p. 73

⁴³ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 269

⁴⁴ - Cf. *Ibid*, p. p. 269-70

⁴⁵ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 300

⁴⁶ - *Ibid*, p. 242

⁴⁷ - *Loc. cit.*

⁴⁸ - Sinoué (Gilbert), *La Fille du Nil*, Éditions Denoël 1993, (s. d.), p. 387

de la Citadelle et n'en bougea plus, protégé par un triple cordon sanitaire." ⁴⁹

Chaque jour la peste gagne du terrain et les pertes humaines se poursuivent. Sarga Moussa, dans son livre intitulé *Le voyage en Égypte*, reproduit les constatations faites par l'historien anglais Alexandre W. Kinglake lors de sa visite en 1835. Le Caire qu'il voit n'est qu'"une ville paralysée par la peur, où toutes les portes se ferment et où la mort est omniprésente." ⁵⁰

Durant cette période de terreur, Suzanne s'installe chez M. Dussap : médecin français qui a joué un rôle pivot pendant les quatre mois qu'a duré l'épidémie. Il s'est installé en Égypte après avoir "parcouru presque tout le Levant." ⁵¹ Au Caire, il "exerça la médecine de la manière la plus philanthropique et la plus honorable ; il secourait les pauvres gratuitement, quelle que fût leur religion et l'éloignement de leur habitation et, dans les grandes calamités, sa maison devenait un hôpital. Pendant la peste, surtout, c'était un spectacle sublime que l'aspect de ce bon vieillard, tenant dans ses bras sa jeune fille mourante de peste et ne s'éloignant un instant que pour courir à une autre extrémité de l'appartement, vers d'autres pestiférés qu'il y avait généralement laissé déposer." ⁵²

C'est dans cette ambiance de frayeur que Mme Voilquin s'est initiée à soigner les malades. Elle voyait Hanem, la fille du docteur Dussap, "soigner, vacciner, poser un vésicatoire, un séton." ⁵³ Suzanne l'imita en peu de temps tout en faisant preuve de fermeté et de sang-froid.

La peste continue à faire des progrès. Notre saint-simonienne tombe malade. On

lui pose des sangsues à l'estomac, on lui donne de l'eau gommée pour boisson et des potions fortement laudanisées. ⁵⁴ Suzanne s'est remise. Mais peu de temps après, Hanem et son père ont été emportés par l'épidémie.

-La peste : révélateur des pratiques et des rites insensés

La propagation de la peste au Caire donne à Mme Voilquin l'occasion d'assister à certaines pratiques irrationnelles. Elle constate que les gens s'en remettent entièrement aux charlatans pour soulager les maux dont ils souffrent. Citons tout d'abord le trafic des amulettes, ces objets qu'on croyait capables de porter bonheur, étaient vendus "au prix de cinq paras (trois centimes)" ⁵⁵, sous formes "de petits carrés de papier couverts de grimoire." ⁵⁶ Les malades les suspendaient au cou dans l'attente qu'ils soient guéris.

Suzanne, en passant dans les rues du Caire, remarque aussi des Arabes jouant passionnément et sérieusement à la balle ; c'est ce qui a frappé notre voyageuse et l'a poussée à demander une explication. Hanem s'occupe de lui montrer la raison: "Les épidémies, me dit-elle, sont apportées par des légions d'*El-ahfrit Battal*, de démons bien mauvais ! lorsqu'un de ces maudits, fatigués de voltiger dans les airs, vient s'abattre sur un individu, aussitôt il en a fait sa proie ; il y a un pestiféré de plus. Le jeu de balle a donc pour but de rompre les cercles qu'*El-ahfrit* décrit autour des têtes humaines. Voyez les bons *fellahs* jouant dans les rues du Caire ; ils pensent que, si l'ennemi s'attache à ces petites boules élastiques, il oubliera certainement de jeter sur eux son maléfice impur, et ce sera autant de sauvés." ⁵⁷

En effet, la scène qui a profondément affligés Mme Voilquin, pendant l'épidémie de la peste, c'était celle des pleureuses

⁴⁹ - *Ibid*, p. 388

⁵⁰ - Moussa (Sarga), *op. cit*, p. 93

⁵¹ - Méru (A. -F. Bulard de) *De la peste orientale d'après les matériaux recueillis à Alexandrie, au Caire, à Smyrne et à Constantinople, pendant les années 1833, 1834, 1835, 1836, 1837, 1838*, Béchet Jeune et Labé, Libraires de la Faculté de Médecine 1839, Paris, P. 318

⁵² - Méru (A. -F. Bulard de), *op. cit*, p. 318

⁵³ - Voilquin (Suzanne), *op. cit*, p. 311

⁵⁴ - *Cf. Ibid* P.P 226-30

⁵⁵ - *Ibid*, p. 317

⁵⁶ - Voilquin (Suzanne), *op. cit*, p.317

⁵⁷ - Voilquin (Suzanne), *Op.cit.*, p. p. 317-18

publiques dont les cris s'élevant ensemble de tous côtés, jettent l'épouvante dans les âmes et aggravent la situation. À ces cris suraigus s'ajoutent les démonstrations pathétiques. Elles s'assoient à terre autour du corps ,se couvrent la tête de cendre, déchirent leurs vêtements et dramatisent les colloques qu'elles adressent au mort.⁵⁸

Rappelons que cette pratique est profondément enracinée dans la culture des Égyptiens. Youri Volokhine souligne que **"Le groupe de pleureuses est très largement illustré dans les scènes figurées (le thème se développe notamment dans les tombes thébaines à partir de la XVIII^e dynastie), et l'on peut, comme l'a fait autrefois Marcelle Webrouck, observer toute une palette d'attitudes : bras levés au ciel, larmes, poitrine dénudée, prostrations."**⁵⁹

Rappelons aussi que cette **"funèbre industrie"**⁶⁰ est en voie de disparition: la manifestation de la tristesse n'est pas toujours assumée par des pleureuses publiques, mais souvent par les proches du mort. En plus, les gestes cruels que les familles éprouvées s'infligent à elles-mêmes ne sont plus largement constatés.

-Peste et autres pratiques superstitieuses liées à la naissance des enfants

Le docteur Dussap a amené, un jour, deux femmes. L'une, atteinte de peste, est morte le lendemain ; l'autre était sur le point d'accoucher. Suzanne a été choisie pour aider cette dernière. C'est ce qui lui a permis de vivre les pratiques rituelles qui suivent la naissance d'un bébé. Elle constate que la mère, avant que le nouveau-né soit vu et touché par les autres, fixe sur son front une petite pièce d'or pour le protéger du mauvais œil et non pas pour le parer. Comme l'or est

très attractif pour les regards, il préserve l'enfant contre les maléfices. La veille de la cérémonie, on entasse dans un petit sac de toile blanche sept sortes de grains, froments, fèves rouges etc. Ensuite, on fait reposer la tête de l'enfant sur cet oreiller symbolique jusqu'au matin.

Pendant la cérémonie, on verse tout ce qui est dans le sac sur un plateau d'argent, on mélange tout avec du sel. Sur le deuxième plateau, il y a un réchaud plein de brasier ardent. Sur un troisième, on dépose sept bougies allumées. Trois femmes viennent porter les trois plateaux ; puis la procession se met en marche, la mère en tête portant son bébé. Les assistantes visitent successivement les pièces de l'appartement. À chaque station, elles se rangent en cercle autour de la mère. Celle qui porte le plateau des grains le présente à l'une des assistantes qui en prend une petite quantité et la jette sur le brasier. Le feu fait éclater le sel et rôtir les grains. En même temps, les femmes appellent, à haute voix, les bénédictions de Dieu sur la tête du bébé. Après cette prière la mère éteint une bougie. On se remet en marche vers une autre pièce pour recommencer cette cérémonie. Après l'extinction des sept bougies et la transformation des graines en poudre, les assistantes retournent dans la chambre de la mère où chacune dépose son *bakchich* sur le plateau des bougies. On offre ce don à l'enfant quelle que soit la fortune de l'accouchée.⁶¹

Soulignons que Mme Voilquin renvoie ces pratiques superstitieuses à l'absence des indications religieuses **"Le prophète, affirme-t-elle, n'a indiqué aucune formule religieuse aux femmes musulmanes pour accueillir le petit être que Dieu leur envoie, la coutume y a suppléé ; les femmes consacrent entre elles par des prières et des cérémonies la naissance de l'enfant."**⁶²

À cet égard, il est nécessaire de montrer aux lecteurs que, dans les familles

⁵⁸ - Cf. *Ibid*, p. p. 298

⁵⁹ - Volokhine (Youri), *Tristesse rituelle et lamentations funéraires en Égypte ancienne* in *Revue de l'histoire des religions* 2 / 2008. P. 183

⁶⁰ - Termes employés par M^{me} Voilquin pour désigner la profession des pleureuses publiques. Cf. Voilquin (Suzanne), *op. cit*, p. 298

⁶¹ - Cf. Voilquin (Suzanne), *op. cit*, p.p. 319-20

⁶² - Voilquin (Suzanne), *op. cit*, p. 319

musulmanes, la naissance d'un bébé doit être suivie de certains rites religieux ⁶³ prescrits par le Prophète Mohammad dans ses *Hadiths* (traditions). Dans *Les Souvenirs*, rien n'est évoqué à propos de ces rites. Il semble que Suzanne les ignore. Elle décrit seulement l'aspect populaire que prend la célébration.

-La condition de la femme orientale et la solution envisagée pour la relever

"Mon choix est fait, père ; vous savez que mon but est d'étudier les femmes de ce pays ; je ne puis donc être mieux placée que là."⁶⁴ Ces paroles adressées au Père Infantin reflètent l'intérêt particulier que Mme Voilquin donne à la question féminine. L'oppression que la femme subit de la part de l'homme, c'est vraiment ce qui justifie cet intérêt. Cette oppression patriarcale, Suzanne n'en a été épargnée. Dans son récit, elle en parle à sa nièce. Évoquons ici ce que Sarga Moussa a constaté à ce propos : **"Dans ses *Souvenirs d'une fille du peuple* (1866), elle raconte à sa nièce, devenue fille adoptive, ses déboires de jeune fille : elle fut d'abord séduite, puis abandonné par un étudiant en médecine d'où un sentiment de "mépris" pour le sexe masculin, dit-elle ; ce qui ne l'empêche pas d'épouser peu de temps après un ouvrier nommé Voilquin, dont elle se sépare en 1833."**⁶⁵

Moussa ajoute : **"C'est sans doute dans ce contexte de déceptions amoureuses qu'il faut comprendre la fascination qu'exerça sur Suzanne le milieu des saint-simoniens dans les années 1830 : la figure**

tutélaire du « Père » Infantin, qui prônait précisément-bien que de manière assez démagogique- l'abolition du mariage, fut sans doute le catalyseur du désir d'émancipation de Suzanne."⁶⁶ La jeune française partira en Égypte toute imprégnée de leurs idées à propos de la femme.

Au Caire, Suzanne constate que la femme orientale **"est un objet dont la seule valeur est sa jeunesse, sa santé."**⁶⁷ Bien qu'elle soit placée par le Prophète de l'Islam au nombre des parfums de la vie ; elle n'a aucune constance dans ce pays. Plaire à l'homme, c'est ce qu'on attend d'elle.⁶⁸ En côtoyant des différentes races, notre voyageuse observe que l'éducation morale que la femme orientale reçoit est à peu près la même pour toutes. Qu'elle soit donnée par les marchands d'esclaves à une abyssinienne ou bien à une négresse dont ils alimentaient les marchés de la capitale, ou bien encore qu'elle soit donnée aux jeunes filles indigènes par leurs mères, les préceptes de cette éducation morale qu'elles reçoivent peuvent se résumer en peu de mots : être attrayante et sensuelle pour plaire à l'homme et satisfaire ses plaisirs, même ceux de la plus cynique volupté, afin d'en obtenir bijoux, parure et bien-être. Au fur et à mesure que l'âge avance, ces femmes s'approprient une foule de superstitions et, en les communiquant à la génération suivante, elles croient parfaire son éducation.⁶⁹

Ainsi, la femme orientale vit-elle prisonnière d'habitudes et de traditions dégradantes. Suzanne sait très bien en quoi réside la solution. L'enseignement, entre autres, vient en premier lieu. Il est l'un des moyens les plus efficaces pour débarrasser

⁶³ -Au moment où l'enfant vient de naître, certains actes doivent être accomplis afin que Dieu protège l'enfant. On prononce l'*adhan* (appel à la prière) dans l'oreille droite. Dans l'oreille gauche, on récite l'*Iqamah* : paroles qui annoncent le début de l'office religieux. Pour le garçon, on conseille de sacrifier deux bêtes et une seule pour la fille. On rase les cheveux du nourrisson puis on les pèse afin de donner en aumône l'équivalent de leur poids en or ou en monnaie etc

⁶⁴ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p.300

⁶⁵ - Moussa (Sarga), *op. cit.*, p. 1041

⁶⁶ - Moussa (Sarga), *op. cit.*, p.1041

⁶⁷ - Fakkar (Rouchdi), *Aspect de la vie quotidienne en Égypte à l'époque de Méhémet-Ali (première moitié du XIX^e siècle) d'après les Souvenirs d'une fille du peuple en Égypte (1834 - 1893) de Suzanne Voilquin*, Éditions G. - P. Maisonneuve et Larose 1975, Paris, P.68

⁶⁸ - Cf. Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 359

⁶⁹ - Cf. Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p.p. 359-360

la femme de toute mauvaise forme de dépendance et l'aider à prendre sa vie en main.

Mme Voilquin se remet en contact avec Clorinde Rogé, une autre saint-simonienne militante des droits de la femme, pour établir un programme pour la promotion de la femme orientale : **"nous fûmes bien heureuses de nous revoir après cette grande crise qui vient enfin de se terminer, et fort satisfaites de causer en toute liberté de nos projets. Toutes deux, nous nous proposons d'attaquer, par des moyens divers, l'ignorance abrutissante des femmes de ce pays, qui en fait des automates et non des êtres vivants. Clorinde est convaincue que dans un temps peu éloigné plusieurs écoles des jeunes filles arabes s'ouvriront sous sa direction. Aussi, me prie-t-elle de préparer mes lettres pour les institutrices françaises, dont elle connaît la valeur parce que je lui en ai écrit."**⁷⁰

-La femme du peuple

La femme du peuple : Suzanne appelle ainsi la paysanne égyptienne. Celle-ci, raconte-t-elle à sa nièce **"tient au sol par toutes ses fibres ; ses enfants sont les plus vivaces, ils résistent mieux à la misère, au manque d'hygiène, à toutes les causes délétères qui attaquent et font disparaître l'enfant de l'étranger et même celui du riche turc."**⁷¹

En effet, le sort de la *fellah* (paysanne) n'était pas enviable. La politique sévère que le vice-roi a suivie pour moderniser l'Égypte a eu, comme nous l'avons déjà montré, des effets néfastes sur tous les Égyptiens surtout les paysans. Certes, une analyse approfondie du statut de la paysanne égyptienne dans la première moitié du XIX^e siècle ne peut être effectuée en dehors du contexte historique de l'époque.

Dans ses *Souvenirs*, Suzanne appelle l'attention sur les conditions déplorables dans lesquelles vivait la femme *fellah*.

Celle-ci nous est montrée sous un aspect misérable : elle marche nu-pieds, portant son enfant entièrement nu à califourchon sur son épaule.⁷² A l'extérieur de la maison, elle se livre à des travaux pénibles pour améliorer l'économie familiale.

Les *souvenirs* de Mme Voilquin regorgent de développements très intéressants sur la paysanne égyptienne. Suzanne, en remontant le Nil vers le Caire, constate que les femmes arabes ont toutes les mêmes caractères physiques et moraux. Incapable de trouver une explication à cette ressemblance frappante, elle laisse aux savants le soin d'en découvrir les causes : **"Une particularité chez la femme arabe, c'est l'uniformité physique et morale qui n'en fait qu'un seul type. Si j'étais riche, je mettrais ce fait au concours ; en attendant, je le livre aux investigations des savants si toutefois le hasard place ces humbles pages sous les yeux d'un de ces honorables. L'existence de ces femmes n'a pas de variété, de mouvement ; aussi, chez toutes l'expression du visage est le même ; le type par conséquent reste uniforme; elles n'ont pas de libre que le regard."**⁷³

Dans le même contexte, elle ajoute : **"En voyant de près, plus tard, les *fellahs* des villes, j'ai reconnu la vérité de ce premier aperçu ; à la ville comme à la campagne, chez les maîtresses ou chez leurs servantes, pas de variété dans le type ; chez toutes on remarque mêmes préjugés, même ignorance et même gaîté bruyante."**⁷⁴

En effet le tableau, que notre voyageuse trace à la paysanne égyptienne n'est pas tout à fait sombre. Sarga Moussa souligne que la scène des paysannes marchant au bord du Nil et décrites par Mme Voilquin comme des **"nymphes riantes, écloses à l'imagination païenne"**, montre bien qu'une vision idéalisée de la femme égyptienne semble possible malgré l'image

⁷⁰ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 381

⁷¹ - *Ibid.*, p. 289

⁷² - Cf. *Ibid.*, p. p. 260, 289, 290

⁷³ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 261

⁷⁴ - *Loc. cit.*

choquante des femmes fantômes d'Alexandrie⁷⁵, image qui a provoqué, comme nous l'avons déjà montré, la frayeur de Suzanne Voilquin. Cette frayeur a été vite atténuée par la grâce et la noblesse que notre saint-simonienne a retrouvées dans l'attitude et la démarche des villageoises qui, après une excursion joyeuse sur le Nil retournaient à leur village, portant sur la tête une espèce d'amphore pleine d'eau et les mains renversées en arrière, à la hauteur des épaules, chargées aussi d'amphores plus petites. Quant à leur façon de s'habiller, Suzanne constate qu'elles portent un voile léger flottant au vent et une longue robe enveloppant agréablement leur corps souple.⁷⁶ C'est vraiment ce qui les fait sembler comme des nymphes ; et c'est aussi ce qui semble reconforter Mme Voilquin et lui donne l'espoir qu'elles seront un jour libérées de toutes contraintes.

Qu'en est-il des femmes cophtes (chrétiennes)? Ont-elles été représentées de la même manière?

Dans le quartier cophte, Suzanne a passé quelques mois en toute sécurité ; c'est ce qui lui a permis d'assister à leurs réunions, de discuter et d'échanger les idées sur les questions féminines.

À sa première visite qui a duré une journée complète chez une dame cophte, notre féministe raconte qu'elle a été accueillie favorablement : **"Là cinq ou six femmes me reçurent avec de grandes démonstrations de joie. C'étaient les parents et les amies de la dame et maîtresse de cette maison, car tu le sais maintenant, dit-elle à sa nièce, le culte cophte repousse la polygamie."**⁷⁷ Suzanne constat que **"Les dames mariées avec leurs coreligionnaires jouissent d'une position**

relativement aisée et morale"⁷⁸ et qu'elles sont vraiment toutes disposées à aimer les Français.⁷⁹ Une autre visite permet à Mme Voilquin de voir **"d'autres intérieurs de famille dans le pays."**⁸⁰ et de pénétrer plus dans leur intimité.

Cette fois, un grand nombre de femmes cophtes étaient invitées. En se débarrassant de vêtements de ville, elles apparaissent jolies, constate Suzanne. Leurs costumes d'intérieur sont riches, pittoresques et fort décolletés.⁸¹

Suzanne qui lutte pour la libération de la femme profite de l'occasion pour faire passer ses idées émancipatrices : **"Toutes, dans ces premiers instants, furent assez réservées ; mais bientôt, l'esprit de notre mère commune les stimulait, elles me firent mille questions sur les femmes de mon pays ; je me transformai en agent provocateur et me mis à critiquer leurs voiles épais et incommodes, leur réclusion ; puis, je cherchai à leur faire comprendre nos usages polis et sociables. En France, leur dis-je, les *raguels* (hommes) font constamment partie de nos assemblées ; ils nous accompagnent dans nos promenades ; partout nous sommes placées au premier rang, le visage découvert et la tête ornée de fleurs."**⁸²

Quant au mariage entre cophtes et Francs (Européens établis en Égypte), Suzanne souligne qu'il était fréquent et nécessaire. Sa fréquence et sa nécessité, souligne notre voyageuse s'expliquent par l'indigence, le délaissement et le manque de garanties qui entourent l'existence de ces femmes.⁸³

En effet Les *Souvenir d'une fille du peuple* débordent d'idées très intéressantes sur les motifs qui poussent un Européen à se marier avec une cophte et les démarches qu'il doit suivre pour accomplir son mariage.

⁷⁵ - Moussa (Sarga) *Suzanne Voilquin, Comment être saint-simonienne sans le dire ?* in *Le mouvement saint-simonien de Sorèze à l'Égypte* : Colloque international qui s'est déroulé fin septembre 2011 à L'Abbaye – École de Sorèze sous la direction de Remy Cazals, Éditions méridiennes 2012, p.3

⁷⁶ - Cf. Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p.p. 260 – 61

⁷⁷ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p. 367

⁷⁸ - *Ibid*), p. 366

⁷⁹ - *Ibid*, p. 367

⁸⁰ - *Loc. cit.*

⁸¹ - Cf., p. 368

⁸² - *Loc.cit*

⁸³ - *Ibid* p. 365

Pour éviter l'isolement ou se créer un intérieur doux, l'Européen peut trouver parmi les cophtes des épouses charmantes aux liens faciles qu'un peu d'or noue et qu'un peu d'or peut rompre.⁸⁴ Il lui appartient alors de s'adresser à un barbier. Celui-ci énumère en paroles trop douces les bonnes qualités de sa cliente. Vient, ensuite, le point essentiel : pour arriver à la bourse de l'épouseur, le barbier s'ingénie à satisfaire sa vanité : **"Tout le monde connaît, lui dit-il, le beau caractère et la générosité du Franc ; il ne peut pas donner moins de 4 à 500 piastres à la jeune cetti (femme)... Ce premier article réglé et accepté, l'Européen doit, en outre, s'engager, par écrit, à donner une certaine somme dans le cas possible d'une répudiation sans cause valable ou de son départ du pays."**⁸⁵

Enfin, le marché conclu, la fiancée doit se rendre à sa nouvelle demeure qu'elle régit en toute souveraineté et rend heureuse.⁸⁶

Suzanne souligne que la femme cophte croit **"voir dans ces unions, contractées par l'intermédiaire d'un obligé barbier, une variété très légitime du mariage. Ces coutumes sont entrées dans les mœurs du pays ; ni les lois, ni la religion, ne les régissent, et cependant les conditions stipulées reçoivent généralement leur exécution de la part et d'autre."**⁸⁷

Les femmes cophtes n'éprouvent aucun sentiment d'humiliation. **"Leur peu de développement moral ne leur permet pas de comprendre la honte de ces sortes de ventes ; mais pourquoi parler de honte ? Ce mot en vérité n'a pas de sens pour aucune d'elles. Aussi, plus ces marchés à échéances indéterminées se terminent avantageusement, plus aussi leur vanité les porte à s'en glorifier auprès de leurs compagnes."**⁸⁸

-Exemple d'un mariage musulman

Dans ses *Souvenirs*, Mme Voilquin consacre presque tout un chapitre au mariage musulman. Nous nous contenterons de présenter ici un récapitulatif des étapes clés par lesquelles il passe tout en laissant au lecteur le soin de se référer au récit de notre voyageuse pour prendre connaissance de tous les détails minutieux.⁸⁹

Une invitation au mariage d'une fille d'un marchand turc, permet à Suzanne d'assister à la cérémonie puis d'évoquer les entretiens préliminaires et les formalités à accomplir avant le mariage : lorsque le choix de la future épouse est fait, il incombe à l'épouseur d'envoyer des médiateurs à sa famille pour négocier avec le père. Une seule visite suffit pour que les parties se mettent d'accord. La veille du mariage, le *Cadi* (notaire) vient pour consacrer l'union sacrée. La fiancée se rend selon l'usage à un bain public où les amies procèdent soigneusement aux cérémonies habituelles. Enfin, elle arrive, en cortège nuptial, au logis conjugal où le mari attend.⁹⁰

En conclusion, nous avons jugé utile de montrer que Mme Voilquin, en parlant de la femme orientale, part toujours d'une image en tête, celle de la femme française, étant donné que **" toute image, affirme Daniel-Henri Pageaux dans *Précis de littérature comparée*, procède d'une prise de conscience, si minime soit-elle, d'un je par rapport à l'Autre, d'un ici par rapport à Ailleurs. L'image est donc l'expression littéraire ou non, d'un écart significatif entre deux ordres de réalité culturelle"**⁹¹

Plus libérée des contraintes sociales et plus instruite, la femme française nous est présentée comme un modèle qui peut servir de référence à l'imitation. Contrairement à la

⁸⁴ - Voilquin (Suzanne), *Op.cit* p.364

⁸⁵ - *Ibid.* p.p.364-65

⁸⁶ - *Cf.Ibid* , p.365

⁸⁷ - *Loc.cit*

⁸⁸ - *Loc.cit*

⁸⁹ - Pour plus de renseignements, voir *Souvenirs d'une fille du peupl* , pp.445-53

⁹⁰ - Cf.Voilquin (Suzanne) *op.cit*, p.p. 246-47-48

⁹¹ - Cité par *Gannier (odile) Imagologi: du voyage à l'étude des images réciproques, l'exemple de voyages français en Russie au XIXe siècle*, <http://rllinguistics.ru/journal/article/548>

femme orientale, elle vit sur un même pied d'égalité avec l'homme ; elle est placée partout au premier rang, le visage découvert; les françaises n'ont pas cette uniformité physique et morale que Suzanne reproche à la femme orientale.

* **Sécurité et topographie des quartiers**

Suzanne Voilquin, comme nous l'avons déjà montré, vivait au Caire en toute sécurité. Celle-ci est due au regroupement des bâtiments sous forme de *Aukel*. On donne ce nom à chaque circonscription composée de quinze ou vingt maisons placées sous la surveillance d'un ou deux portiers qui résident aux deux extrémités de ces ruelles étroites. Si on appelle au secours contre un voleur, cet espace deviendra une souricière dangereuse pour lui.⁹² Ce moyen de sécurisation ou de garde a beaucoup apaisé la peur que Suzanne a ressentie en voyant les serrures de bois qui ferment toutes les portes des *Aukel* et des quartiers de la ville.

Suzanne raconte qu'elle a cru à une plaisanterie lorsqu'on lui a présenté, comme clé de sa maison, un petit morceau de bois carré de huit à dix centimètres de longueur.⁹³ Sur un ton humoristique, Mme Voilquin nous explique comment fonctionne ce système primitif de clôture : **"À l'un des bouts de ces clefs sont fichées trois petites pointes en fer que l'on met en rapport avec les trois petits trous de la serrure, c'est-à-dire avec un autre morceau de bois mobile à l'intérieur et le sésame est trouvé, la porte s'ouvre."**⁹⁴

Quant à la topographie des divers quartiers, Suzanne souligne qu'il n'était pas facile pour un étranger de trouver un lieu ou de repérer où il se trouve. Les rues n'ont pas de nom ; les maisons n'ont pas de numéros ; aucune indication dans ces ruelles qui ont la même forme ; pas de point de repère. Pour retrouver leurs demeures dans ce labyrinthe, il faut que les étrangers passent

un cours d'observations minutieuses et des tours de force de mémoire.⁹⁵

Stéréotypes représentant des minorités religieuses et ethniques

Les minoritaires religieuses ou ethniques avaient des quartiers respectifs. Ils étaient représentés par un patriarche (pour les chrétiens) et par un rabbin (pour les juifs). Ces dignitaires intervenaient auprès des gouvernements du vice-roi pour faciliter les choses à leurs coreligionnaires. Leur autorité comprend les cas spirituels et les affaires temporelles. Ce sont eux qui consacrent la naissance, le mariage et la mort. Devant ces dignitaires s'instruit aussi tout ce qui est du ressort de la police intérieure comme, par exemple, les contestations d'intérêt, les divorces et bien d'autres choses. Dans son quartier, chaque secte a sa chapelle où elle exerce librement son culte ; elle a aussi des écoles où ses enfants apprennent l'arabe qui est la langue du pays et en même temps l'idiome de leur communauté.⁹⁶

– **Les juifs**

La secte juive constate notre voyageuse, vivait au Caire, isolée et repoussé par les autres sectes. En effet, les Juifs étaient si détestés que leur nom arabe *io aoudi* était une injure que toute personne en colère lance à son antagoniste. En plus, la loi les contraignait à porter un turban jaune comme marque caractéristique de leur position inférieure.

Quant à leurs activités et à leurs rapports familiaux, Suzanne souligne qu'ils travaillent dans le commerce en silence, s'enrichissent et vivent entre eux en frères.⁹⁷

Dans ses *Souvenirs*, notre voyageuse n'évoque aucune cause de la haine des juifs. Par contre, elle les trouve victimes de **"sots préjugés"**⁹⁸

Rappelons que, presque tous ceux qui ont été amenés à parler des juifs d'Orient n'ont jamais tardé à souligner leurs rapports avec les chrétiens et les musulmans. Citons,

⁹² - Cf. Voilquin(Suzanne) *op.cit*,p.p.271-72

⁹³ - Cf. *Ibid*, p. 271

⁹⁴ - Cf. *Loc.cit*

⁹⁵ - Cf. *Ibid*, p.272

⁹⁶ - Cf.*Ibid*, p.p.362-63

⁹⁷ - Cf. Voilquin (Suzanne) *op.cit*, p.p.365-66.

⁹⁸ - *Ibid*, p. 365

à titre d'exemple, Pierre Nicolas Hamont et Clot-Bey. Le premier est un médecin vétérinaire ; il est arrivé en Égypte en octobre 1828 sur une demande faite par le vice-roi au gouvernement français pour fonder une école de médecine vétérinaire ; dans son ouvrage intitulé, *l'Égypte sous Méhémet-Ali*, nous trouvons des développements très intéressants sur les juifs d'Orient et d'Europe. Ceux d'Égypte sont négociants, revendeurs, brocanteurs et chargeurs. Il est parmi eux des hommes très probes, mais en général, ils inspirent fort peu de confiance. Méprisés des chrétiens, détestés des musulmans, ils habitaient des quartiers séparés. Ils n'aiment pas les autres sectes et semblent repousser tout rapprochement avec elles, vivent fraternellement entre eux et paraissent au milieu du monde comme exploiters de l'espèce humaine. Ils souffrent les humiliations que leur infligent les chrétiens et les musulmans mais ils savent les faire payer cher. Dans leurs petites rues sales et tortueuses, où l'on trouve à peine la quantité d'air nécessaire à la vie: ils exercent divers métiers: ils liment, rongent, usent, fondent et comptent les pièces d'or et d'argent qu'ils achètent des chrétiens et des musulmans.⁹⁹

Évoquons, enfin, les constatations des Clot-Bey, docteur en médecine et en chirurgie et inspecteur général du Service médical civil et militaire d'Égypte. Il souligne, dans son livre qui a pour titre *Aperçu général sur l'Égypte*, que la majorité des Juifs, dont le nombre s'élève à l'époque à 7000, habitait le Caire. Leur "religion, écrit-il, est plus méprisée encore chez les musulmans qu'elle ne l'était en Europe dans les siècles de barbarie. Méhémet-Ali les a du reste émancipés des avanies qu'ils subissaient autrefois ; il

leur accorde la même protection qu'aux autres cultes ; ils ont huit synagogues."¹⁰⁰

Nombreux sont les écrits qui évoquent la position de la secte juive dans la société égyptienne du XIXe siècle. Si nous en avons sélectionné *l'Égypte sous Méhémet-Ali* de Hamont et *Aperçu général sur l'Égypte* de Clot-Bey, c'est parce que les auteurs sont des personnalités renommées, éminemment qualifiées et érudites. En plus, leur séjour en Égypte était très long, ce qui leur a permis de bien comprendre la composition démographique et religieuse du pays. De là, la précision des données incluses dans leurs œuvres sur l'Égypte de la première moitié du XIXe siècle. Leurs témoignages et celui de Mme Voilquin ne laissent aucun doute quant à la position des juifs par rapport aux autres sectes.

– Les Arméniens

"Originaires de l'Asie occidentale, elle est maintenant dispersée dans toutes les villes du Levant ; elle forme au Caire une des branches vigoureuses dont le tronc est à Constantinople."¹⁰¹, écrit Mme Voilquin en parlant de la secte arménienne.

Contrairement aux Juifs qui vivaient comme des parias, les Arméniens, immigrés récemment, arrivés en Égypte, étaient très bien intégrés dans la société.

Dans ses *Souvenirs*, Suzanne Voilquin nous enrichit par le témoignage d'un médecin français de bonne renommée, docteur Dussap. Dans sa conversation avec Suzanne, il évoque les Arméniens en termes louangeurs : **"Une grande partie d'entre eux, écrit-elle, s'adressaient à M. Dussap comme à leur ami particulier, car le docteur ayant beaucoup vécu parmi ces hommes industriels et pacifiques, m'en faisait le plus grand éloge."**¹⁰²

Mme Voilquin témoigne une grande admiration pour cette secte religieuse qui lui paraît **"La mieux disposée pour participer**

⁹⁹- Cf Hamont (Pierre-Nicolas), *l'Égypte sous Méhémet-Ali*, tome premier, Leauty et Lecointe 1845, Paris, P. P. 364-65

¹⁰⁰ - Clot-Bey (Antoine-Barthélemy), *Aperçu général sur l'Égypte*, Tome I, Fortin-Éditeurs, Successeurs De Crochard 1840, Paris, P. 243

¹⁰¹ - Voilquin (Suzanne), *op. cit.*, p.366

¹⁰² - Voilquin (Suzanne), *Op.cit.*, p.366

à la civilisation supérieure de l'Europe."¹⁰³

Par souci d'objectivité, il est nécessaire de signaler que les Arméniens ne sont pas toujours évoqués dans les écrits du XIXe siècle comme étant les plus pacifiques et les plus doux de caractère. Pierre Nicolas Hamont les montre hypocrites, fourbes, dissimulés, extrêmement souples. Ils cachent sous l'apparence d'une grande soumission la finesse et l'égoïsme. De tous les habitants égyptiens, ils sont plus rusés, insinuants, tenaces, serviles ; ils devinent et savent pénétrer le caractère du Turc, maîtriser et conduire les hommes dont ils se disent les très humbles serviteurs. Cependant, ils s'aident entre eux et secourent les malheureux de leur religion.¹⁰⁴

De tous les témoignages qui nous avons recueillis, nous pouvons affirmer que les Arméniens, quel que soit l'aspect sous lequel ils sont présentés, étaient assez intelligents pour éviter de vivre reclus dans une société diversifiée sur le plan racial et religieux.

– Les Grecs

Pendant son séjour au Caire, Suzanne constate que les Grecs modernes se distinguent en ville par leurs cheveux frisés qui flottent sur le cou autour de leur tarbouche. Parmi les plus jeunes et les plus beaux, les Pachas et les beys recrutent des favoris et en faisaient plus tard des mamelouks ou officiers de leurs maisons.

Dans le quartier qui porte leur nom, le peuple, lui aussi recrutait ses favoris. Ces hommes de joie étaient tolérés publiquement au Caire et faisaient de cette mauvaise habitude un métier assez lucratif. Dans les cafés, ils s'annoncent en chantant des paroles licencieuses et en dansant lascivement, la tête ornée de fleurs et d'accessoires brillants.¹⁰⁵

Suzanne qualifie cette secte de scandaleuse tout en montrant l'attitude de ses compatriotes à son égard : "**La femme française, forcée de coudoyer ce quartier,**

n'appelle plus les feux de Gomorrhe sur ces centres impurs ; mais en attendant qu'une plus haute civilisation vienne les purifier, elle détourne la tête avec dégoût, afin que ce contact immonde ne vienne en aucune façon tenir sa pensée."¹⁰⁶

Nombreuses sont les minorités religieuses et ethniques qui vivaient en Egypte à l'époque de Mohammad Ali. Nous nous sommes contenté d'aborder seulement celles que notre voyageuse a évoquées dans son récit et nous avons passé sous silence les autres en raison du manque d'un contenu homogène sur leur statut.

Avant d'aller à notre conclusion finale, nous voudrions affirmer qu'en nous référant à ce que Odile Gannier souligne dans son étude intitulée *Imagologie : du voyage à l'étude des images réciproques, l'exemple de voyages français en Russie au XIXe siècle*, nous avons constaté que le contact effectif est le meilleur moyen pour une meilleure représentation de l'Autre : "**La représentation, souligne-t-elle, que l'on se fait des ((autres)), de l'étranger peut naître de plusieurs façons: essentiellement par les représentations purement imaginaires et fantastiques suscitées par le ouï-dire et les légendes ; par les récits , la littérature ou les objets exotiques, au sens propre "venus de l'extérieur" ; par le contact effectif (lors de voyages vers d'autres pays ou par l'accueil d'étrangers)**"¹⁰⁷

Dans les *Souvenirs d'une fille du peuple*, presque tout est basé sur le contact effectif. Suzanne a eu l'occasion d'assister à toutes les scènes qu'elle décrit. C'est ce qui lui a permis de reproduire fidèlement la réalité.

Bref, la correspondance de Mme Voilquin est un témoignage direct de ce qu'elle voit, de ce qu'elle vit et de ce qu'elle éprouve.

¹⁰³ - *Loc. cit*

¹⁰⁴ - Cf. Hamont (Pierre-Nicolas), *op. cit*, p.426

¹⁰⁵ - Cf. Voilquin (Suzanne), *op. cit*, p.363-64

¹⁰⁶ - Voilquin (Suzanne), *Op.cit*, p. 364

¹⁰⁷ - Gannier (odile), *op.cit*. rrlinguistics.ru/ journal / article5

Conclusion

Nous voici parvenu au terme de notre étude au cours de laquelle nous avons suivi Mme Voilquin d'Alexandrie jusqu'à son arrivée au Caire: la seule ville égyptienne qu'elle a aimée et ne l'a quittée que pour gagner son pays.

En effet, Les *Souvenirs d'une fille du peuple* est le fruit d'un travail pénible. Suzanne n'a pas traversé l'Égypte en voyage d'agrément, mais en mission humaniste dont elle a bénéficié pour enregistrer ses constatations à propos d'un peuple qu'elle a côtoyé pendant presque deux ans.

La tâche de notre voyageuse n'était pas facile. Elle le savait avant de partir pour l'Égypte. Au Caire, il vit au milieu des pestiférés tout en refusant de fuir l'épidémie dont elle sera légèrement atteinte puis guérie. De temps en temps, elle voit mourir ses collègues l'un après l'autre et entend de tous côtés les cris épouvantables des pleureuses publiques. Malgré cela, Suzanne n'a pas cédé. Elle s'accroche plus au Caire, assiste aux leçons consacrées à la musique et à l'arabe littéral, profite des études médicales que le docteur Dussap donne à sa fille, visite les femmes cophtes, arméniennes et turques les jours que le bon médecin ne recevait pas de malades à sa maison.

Les données précieuses et les détails minutieux dont débordent les *Souvenirs* nous ont révélé le vrai visage d'un pays tout en contraste. En effet, ce contraste était si évident que Mme Voilquin l'a constaté vite à la vue de la ville d'Alexandrie. Avant que le navire atteigne le rivage, elle aperçoit des palais luxueux et de grands chantiers de constructions navales. A peine débarquée et avant même de pénétrer en ville, elle se sent déçue. Tout autour d'elle l'avertit qu'elle est dans un pays dont la politique intérieure n'est pas en conformité avec celle que le vice-roi mène à l'extérieur.

Ce que nous voudrions affirmer dans cette conclusion, c'est de montrer que les *Souvenirs d'une fille du peuple* est à la fois authentique et original. Suzanne savait très

bien que la véracité des faits qu'elle relate est le seul critère d'après lequel son récit sera jugé. Quant à son originalité, nous avons constaté, au cours de notre analyse, que l'œuvre est si riche en détails relatifs à la vie quotidienne ; détails que les Égyptiens du XXI^e siècle semblent ignorer. Autrement dit, certaines traditions et pratiques concernant le mariage, la naissance d'un enfant, les pleureuses publiques, etc., ont été immortalisées grâce à Mme Voilquin.

À notre avis, ce qui rend aussi ce récit digne d'intérêt, c'est le profond respect que l'auteure a pour les différences culturelles sans que cela l'empêche de critiquer légèrement les pratiques et les traditions jugées contraires à la raison. Nous n'avons jamais constaté que Suzanne Voilquin a une attitude ethnocentrique à l'égard des Égyptiens. Les paroles qu'elle prononce en faisant ses adieux au Caire témoignent d'un amour sincère et d'une passion ardente pour tout ce qui est local. Avant de quitter définitivement pour la France, elle traverse la capitale en saluant du regard ses nombreux minarets. Elle adresse aussi un adieu de cœur aux bonnes et joyeuses *paysannes*. En approchant du vieux Caire, elle admire, pour la dernière fois, les pyramides de Djizeh, cet immense travail humain, qui, depuis des milliers d'années, occupent l'esprit des savants.

Nous ne prétendons pas avoir abordé toutes les données incluses dans les *Souvenirs d'une fille du peuple*. Dans une étude de la nature de celle-ci, on ne peut pas tout soumettre à l'analyse, vu la variété et la richesse du contenu. Nous croyons que d'autres études sont nécessaires pour traiter de nombreuses autres questions.

Nous voudrions, enfin, rendre hommage à cette jeune femme qui nous a appris à regarder l'Autre sous un angle différent. Nous l'avons vue agir moralement sans considération pour les différences religieuses, culturelles ou ethniques.

Bibliographie**Corpus :**

- Voilquin (Suzanne), *Souvenirs d'une fille du peuple ou la saint-simoniennne en Égypte, (1834 - 1836)*, E. Souzet, Libraire 1866, Paris

Ouvrages critiques :

- Boureau (Alain), Chartier (Roger), Dauphin (Cécile), Hébrard (Jean), Lebrun-Pezerat (Pierrette), Martin-Fugier (Anne) Foublan (Danièle), *La correspondance, les usages de la lettre au XIX^e siècle*, sous la direction de Roger Chartier, avec la collection de Michel Démonet, Maryvonne Parez, *Caroline Rimbault, Fayard 1991* (sans ville d'édition)
- Carré (Jean-Marie), *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, tome premier, Institut français d'Archéologie orientale 1956, Le Caire
- Clot-Bey (Antoine-Barthélemy), *Aperçu général sur l'Égypte*, Tome I, Fortin, Masson et Cie, libraires _ Éditeurs, Successeurs De Crochard 1840, Paris
- Id, *De la peste observée en Égypte, recherches et considérations sur cette maladie*, Fortin, Masson et Cie, libraires _ Éditeurs, Successeurs De Crochard 1840, Paris
- Fakkar (Rouchdi), *Aspect de la vie quotidienne à l'époque de Méhémet-Ali (première moitié du XIX^e siècle d'après les Souvenirs d'une fille du peuple en Égypte (1834 - 1893) de Suzanne Voilquin*, Éditions G. - P. Maisonneuve et Larose 1975, Paris
- Hamont (Pierre-Nicolas), *L'Égypte sous Méhémet-Ali*, tome premier, Leauty et Lecointe 1845, Paris
- Méru (A. -F. Bulard de) *De la peste orientale d'après les matériaux recueillis à Alexandrie, au Caire, à Smyrne et à Constantinople,*

pendant les années 1833, 1834, 1835, 1836, 1837, Béchot jeune et Labé, Libraires de la Faculté de Médecine 1839, Paris

- Moussa (Sarga), *Le voyage en Égypte, Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Robert Laffont 2004, Paris
- Solé (Robert), *L'Égypte, Passion française*, Seuil (s.d), Paris
- Volokhine (Youri), *Tristesse rituelle et lamentations funéraires en Égypte ancienne* in *Revue de l'histoire des religions* 2 / 2008

Récits de Voyage

- Géramb (Marie-Joseph de), *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinai en 1831,1832,1833*, tome III, Adrien Lecerc et Cie 1836, Paris
- Marcellus (Marie-Louis Auguste de Martin Tyrac de), *Souvenirs de l'Orient*, Tome II, Debécourt, Libraire-Editeur, 1839, Paris
- Volney (M. C - F), *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784, 1785, avec deux cartes géographiques et deux planches gravées, représentant les ruines du Temple du Soleil à Balbek, et celles de la ville de Palmyre dans le désert de Syrie*, tome 1, Volland, libraire, Quai des Augustins. Desenne, Libraire, au Palais Royal, près de Théâtre des Variétés No. 216 (S. d.), Paris

Roman historique

Sinoué (Gilbert), *La Fille du Nil*, Éditions Denoël 1993 (sans ville d'édition)

Divers

- Abdelkader (Hamdi), *L'Égypte dans le voyage en Orient de Gérard Nerval et la France dans l'or de Paris de Rifâ'a Altahtâwî*, thèse présentée comme exigence partielle du doctorat en études littéraires, université de Québec à Montréal, 2008, Montréal.

-
- Hal, Archives – ouvertes. *Suzanne Voilquin ,Comment être saint-simoniennes sans le dire ? in Le mouvement saint-simonien de Sorèze à l'Égypte* : Colloque international qui s'est déroulé fin septembre 2011 à L'Abbaye – École de Sorèze sous la direction de Remy Cazals.
 - Gannier (odile) *Imagologi: du voyage à l'étude des images réciproques, l'exemple de voyages français en Russie au XIXe siècle*, <http://rllinguistics.ru/journal/article/548>
 - Moussa (Sarga) *Méhémet-Ali au miroir des voyageurs français en Égypte* in *Romantisme* 2003 no120 . L'Égypte. PP.15-25 ;doi : <https://doi.org/10.3406/roman:2003.6101> [https://www.persee.fr/doc/ roman_ 0048-8593_2003_ num_33_120_6101](https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2003_num_33_120_6101)
-